
3 1761 08010218 9

CHANTEMERLE

LES DIALOGUES D'ELLE ET DE LUI

LA BÛCHE

(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, février 1903.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
OSCAR SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, rue Treurenberg, 16
1903

LES DIALOGUES D'ELLE ET DE LUI

LA BÛCHE

LOUVAIN. — Imp. POLLEUNIS & CEUTERICK, 32, rue des Orphelins

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.

CHANTEMERLE

LES DIALOGUES D'ELLE ET DE LUI

LA BÛCHE

(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, février 1903.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
OSCAR SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, rue Treurenberg, 16
1903


LIBRARY
MAR 4 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

LES DIALOGUES D'ELLE ET DE LUI.

LA BUCHE

PERSONNAGES :

Elle. *Blonde, de bleu vêtue, un rien d'épanoui dans la beauté qui dénote la femme habituée aux hommages et donne aux attitudes et aux gestes une aisance qui est plus que l'acquis mondain ; des yeux profonds où, à côté du pétillement que mettent dans la prunelle le reflet des lampes et la fébrilité des soirs de mondanité, il y a quand même tout le flou d'une nature rêveuse et toute la candeur des jeunes illusions.*

Lui. *Comme ils sont tous entre vingt-quatre et trente ans.*

Un salon Louis XV tout en largeur. Au fond, cheminée de marbre blanc sous laquelle un foyer ouvert languit. De chaque côté de la cheminée, deux larges fauteuils recouverts de soie bouton d'or comme le sont aussi les murs qu'une boiserie blanc et or coupe à moitié. A gauche on devine une enfilade d'autres salons d'où vient une rumeur de voix, de bruissements de jupes et d'instruments qu'on accorde.

ELLE (*debout à gauche près de l'entrée des autres salons*).

Vous n'aimez pas la musique?

LUI (*de l'autre côté, du côté des antichambres*).

Mais... certainement.

ELLE.

Pourquoi vous en allez-vous?... C'est de la simple curiosité, et cela n'est pas pour vous empêcher... au contraire.

LUI.

Je... ne m'en allais pas, je vous assure. J'aime beaucoup la

musique... pas de trop près... un peu de loin... comme d'ici, par exemple (*montrant le fauteuil*)... et en compagnie d'une jolie femme.

ELLE.

C'est pour me faire rester que vous dites ça ?

LUI.

C'est pour répondre à votre reproche de ne pas aimer la musique. Je vous dis, j'en raffole.

ELLE (*l'imitant*).

Pas de trop près... un peu de loin...

LUI.

Oui, cela a plus de poésie, de fondu, d'irréel... j'en raffole.

ELLE (*de même*).

Et en compagnie d'une jolie femme.

LUI.

Puisque je vous dis que j'en raffole.

ELLE (*souriant*).

De la musique.

LUI (*se rapprochant*).

De la jolie femme aussi.

ELLE.

Il y en a, je crois, par là, plus d'une.

LUI.

Croyez-vous? Et puis c'est trop près ;... restez, voulez-vous ?

ELLE.

Pourquoi faire ?

LUI.

Mais... pour écouter la musique.

ELLE.

Le musique ou bien vos... sornettes ?

LUI.

Vous écouterez ce que vous voudrez. Il y a trente-six manières

d'entendre sans écouter, pour une femme. Vous pouvez prendre cet air d'être ailleurs, en quelque pays chimérique, qui vous va si bien parce que vos yeux ont alors des profondeurs nouvelles où notre pauvre esprit se noie. Tenez, comme maintenant, en dépliant l'éventail, en chiffonnant un nœud... en passant la main sur vos cheveux, là vers la tempe, ou sous la nuque (*elle fait ce qu'il décrit*). Ah ! comme je vous aime dans ce geste. Asseyez-vous, voulez-vous ?

ELLE (*va vers le fauteuil, un peu en résistant mais si tentée*).

Vous êtes en verve (*au moment de s'asseoir, elle se ravise brusquement et recule vers la sortie*). Non ; mais comprenez donc, je ne puis pas abandonner toute cette cohue, puisque je reçois.

LUI.

Bah ! ce n'est pas vous qui recevez, c'est votre sœur ; et puis si vous croyez que tous ces gens-là se préoccupent des maîtres de la maison ! Ce sont les dernières personnes auxquelles on pense dans un salon ; positivement ils ont l'air d'intrus. Vous n'êtes plus des femmes à qui l'on fait la cour ce soir, vous n'êtes plus même des femmes. Vous êtes des sortes de mannequins, vous êtes les gens qui reçoivent enfin et c'est tout dire.

ELLE.

Bon, vous croyez faire du paradoxe et vous ne vous apercevez pas que vous êtes tout simplement impoli.

LUI.

C'est pourtant la constatation d'une vérité. Ainsi, moi, je n'ai pas fait la moindre attention à votre charme ce soir, tantôt quand tous vos hôtes défilaient. La *vous* que j'aime n'existait pas ; c'était une poupée à *shake hands* et à bonjours. Tandis que maintenant... (*il s'arrête*).

ELLE.

Maintenant ?...

LUI.

Maintenant... attendez... asseyez-vous.

ELLE.

Mais...

LUI.

Asseyez-vous, vous dis-je... pour me permettre de continuer ma phrase ;... vous outragez la littérature française en restant debout... Maintenant vous m'apparaissez comme quelque adorable marquise du temps de ce mobilier, à poudre et à mouches. Il y a dans vos yeux juste assez de pétillement pour aiguiser l'esprit et dans votre langueur juste assez d'attraits pour éveiller le désir ; mais vos yeux cachent mal tout l'insoupçonné piquant de votre âme ; comme votre beauté rêveuse a tant de promesses que devant elle on se sent un peu affolé mais très certainement conquis, et c'est là la plus délicieuse impression dont se sente envahir un cœur d'homme.

ELLE.

Vous parlez bien, mais ce sont des phrases à dire en public cela. Quand on est deux, ça peut être pris pour une déclaration.

LUI.

Le vilain mot ! Et qui sent son entrevue matrimoniale d'une lieue ! Et nous sommes si loin de cela.

ELLE.

Mais je l'espère bien.

LUI.

Après tout, il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce que cela fût.

ELLE.

Bah ! Nous ne nous convenons par le moins du monde. Et puis nous n'avons pas la moindre envie de nous épouser.

LUI.

On pourrait tomber plus mal. Mais enfin c'est vrai. C'est probablement pour cela que nous sommes si bons amis.

ELLE.

Amis ? — Est-ce de l'amitié... ?

LUI.

Il faut bien prendre les mots qu'on a. Mais il en faudrait un autre, qui rende la subtilité qui nous rapproche. En connaissez-vous ?

ELLE (*avec une affectation de sérieux*).

Moi ?... Je... je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

LUI.

Moi non plus, d'ailleurs. C'est un pur hasard qui nous fait nous rencontrer ici.

ELLE (*sans bouger*).

Du reste, je vais m'en aller ; si vous croyez que je vais rester ! (*On entend un prélude de piano dont le son n'arrive que très étouffé*).

LUI.

La retraite vous est coupée. Vous ne pouvez pas, sans faire scandale, interrompre l'artiste.

ELLE.

C'est ce que vous cherchiez ; me voir réduite de force au tête-à-tête.

LUI.

C'est vrai. Je compte, du reste, en abuser énormément.

ELLE.

Si vous croyez que cela prendra ! Je ne vous adresse plus la parole. C'est compris... chut, taisez-vous.

LUI.

Mais je ne vous parle pas. C'est du reste pour la musique que je suis resté, pour la musique, et si je parle c'est à moi-même. Ah ! j'adore la mélodie qu'on peut entendre sans souffrir autour de soi aucun contact banal et sans perspective de devoir préparer une phrase pour féliciter l'exécutant. C'est comme une caresse qui flotte et qui vous effleure on ne sait pas quoi : l'âme, les sens, le cœur, l'esprit. Il y a des parfums dans l'air, des parfums de femmes qui ont passé en laissant un peu d'elles dans l'atmosphère ; la lumière n'est pas violente non plus et le décor est léger comme les sensations qu'il évoque. On se sent si bien soi-même, loin de tout, seul et satisfait.

ELLE.

Ah !

LUI.

Pourtant je ne sais quoi d'imperceptible, mais d'impérieux, plane comme une suggestion. Il semble qu'il y a dans le même milieu, non loin de soi, tout près, si près qu'on n'aurait qu'à étendre le bras pour la sentir frémir, une présence dont on ne sait si elle est réelle ou d'imagination, mais qu'on sent parallèle à la sienne. Si bien qu'il n'est pas besoin qu'on fasse un geste ni qu'on dise une parole pour jouir du charme adorable qui s'en dégage et que le poète a délicieusement traduit en disant :

« Douceur ! ne plus se voir présent, n'être plus qu'un,
« Deux senteurs en un même parfum...

ELLE ET LUI.

« Penser la même chose... et ne pas se la dire. »

LUI.

Vous saviez... ?

ELLE.

Je sais.

LUI.

Comme c'est vrai, n'est-ce pas ?

ELLE (*à mi-voix*).

C'est vrai.

(*Un silence, le piano chante une romance lente*).

ELLE (*prise d'un grand frisson*).

Brrrr !

LUI (*moitié sérieux, moitié badin*).

Le frisson du sublime.

ELLE (*haussant les épaules avec un joli rire*).

Le frisson... vous êtes bête. Il fait froid. Je crois bien, le foyer n'a plus que des cendres.

(*Elle se lève pour aller presser un bouton électrique*).

LUI (*l'arrêtant vivement*).

Laissez !... Ne gâtons pas l'atmosphère... il doit y avoir un panier de bois... Voici (*il découvre un panier où des bûches s'amoncellent. Il en prend une et la met dans le foyer*). Oh ! la

belle bûche (*il l'arrange avec les pincettes et remue sous elle les cendres rouges*). Là... il n'y a plus qu'à laisser tirer la cheminée. De temps à autre il faudra tisonner. Il me semblait bien qu'il nous manquait quelque chose d'intime dans le décor, pour nous enlever ce qui reste encore de guindé entre nous. Cette bûche va nous le donner dans un bon feu clair et pétillant.

ELLE (*sceptique*).

Oh ! le bon feu ! De la façon dont vous vous y prenez... Passez-moi les pincettes.

LUI.

Mais je vous assure que j'ai employé la formule. Vous allez voir que cela va prendre (*La bûche fume sans qu'aucune flamme ne jaillisse*).

ELLE.

Ça en a tout l'air. Si c'est cela que vous trouvez qui manquait à l'atmosphère... de la fumée !

LUI.

Il n'y a pas de fumée sans flamme, comme il n'y a pas de flirt sans aveux.

ELLE.

Quelle analogie ! Passez-moi donc les pincettes, je vais vous faire flamber ça.

LUI.

L'habitude d'incendier les cœurs ! J'avoue que vous le faites à merveille. Décidément le feu a pris. S'il ne l'eût pas fait, il eût été absolument malappris et incivil. On ne résiste pas à la combustion... je dois dire que j'en suis la proie, corps et âme.

ELLE.

Alors, c'est vous la bûche ?

LUI.

C'est moi, c'est vous, c'est nous. C'est l'heure délicieuse de sentimentalité raffinée que nous vivons maintenant. Cette heure comme ce morceau d'arbre a des moments de fumée, d'étincelles et de flamme ardente et le grand foyer du temps vaut bien votre joli foyer Louis XV.

ELLE.

De la fumée entre nous, soit, de quoi me laisser auréoler d'un nuage d'encens ; des étincelles aussi sans doute, de quoi nous remplir de gaieté et de bonne joie. Mais où prenez-vous la flamme, la flamme ardente ?

LUI.

Attendez-donc, la bûche non plus n'a pas encore livré sa flamme. Ne la soupçonnez-vous pas pourtant couvant sous les cendres de la bûche défunte et prête à étreindre celle que nous venons de mettre ? Chez nous aussi, dans nos cœurs il y a des cendres tièdes : les restes de sensations vécues, d'émotions passées ; mettons-y la bûche de ce tête-à-tête, l'étincelle aura tôt fait d'en jaillir, c'est l'affaire d'une seconde de silence, d'une intonation plus tendre, d'un mot plus hardi ou d'un regard. Il faut désormais prendre garde : de l'étincelle à la flamme, il n'y a souvent qu'une fibre du bois.

ELLE.

Bravo ! vous refaites Pailleron en y ajoutant de la littérature.

LUI.

C'est que vous m'inspirez.

ELLE.

Et c'est que vous êtes bavard. Ce n'est pas un défaut, car cela peut passer pour de la conversation. Seulement vous êtes aussi — et j'aime moins cela — vous êtes... comment dirai-je... oui c'est ça... mais vous allez m'en vouloir...

LUI.

Dites donc... vous pouvez tout me dire.

ELLE.

Hé bien ! voilà, vous êtes phraseur. Vous parlez trop bien, vous êtes trop écrit, trop littéraire.

LUI.

Cela n'empêche pas d'être sincère.

ELLE.

Oui vous êtes sincère, mais à la façon des poètes. Plus ils

ont de talent, moins je crois à la sincérité des poètes. Ces gens-là ont deux natures. L'une qui ressemble à celle de tout le monde, avec peut-être plus de sensibilité dans l'émotion. C'est avec elle qu'ils découvrent ce qu'ils vont peindre, ciseler ou chanter et cela c'est sincère, spontané, vécu. L'autre qui va leur servir à traduire leur inspiration et celle-là, oh ! celle-là, elle est grandiloquente et oratoire. Elle vêt son homme d'oripeaux de théâtre et lui donne des gestes convenus. Elle a un perpétuel souci de se faire reconnaître, remarquer, admirer. Elle étouffe, la première, la bonne fille que nous aimons mais qu'ils ne jugent pas bon de conduire dans le monde et ils ne nous présentent que la seconde qui s'habille à la mode du temps, mais qui nous paraît désespérément banale et artificielle.

LUI.

Vous avez de très jolies dents, mais elles sont bien tranchantes.

ELLE.

Quand un poète me fait une déclaration, je n'écoute ses phrases que pour y retrouver des rimes ; tant j'ai l'obsession de sa langue.

LUI.

Quels reflets sous votre teint, quand vous êtes en colère ! Vous êtes plus belle encore que dans l'indolence.

ELLE.

Tout à l'heure votre comparaison de la bûche et de la flamme, c'est peut-être vrai. Je ne peux pas la prendre au sérieux. Ça m'a l'air d'être fait pour être mis en musique.

LUI.

Voilà des lèvres que l'éloquence rend singulièrement savoureuses. Ma foi, je crois qu'un baiser seul est digne de les clore pour permettre la réplique.

ELLE.

Vous n'êtes pas sérieux ; vous ne m'écoutez pas, et c'est peine perdue.

LUI.

Si je vous écoute ? Mais je ne fais que cela ! Mais il faut bien que je m'emplisse les yeux et le cœur de votre beauté, pou

avoir le courage de vous dire que vous êtes profondément injuste.

ELLE.

Injuste !

LUI.

Oui, parce que ce que vous prenez pour de l'artifice et de l'éloquence, n'est au fond que l'exaspération de notre émotion qui ne trouve que ce moyen-là pour se traduire. C'est parce que vous nous emplissez tellement le cœur et l'âme que notre sentimentalité déborde et arrête tous les mots, les images, les subtilités de la langue qui nous passent par l'esprit, pour les ployer à vous rendre l'hommage de nos désirs et de nos rêves éperdus. Non, non, ce n'est pas par préméditation ou calcul que nos paroles se chargent de fleurs et d'encens, c'est parce que c'est notre manière à nous d'être sincères et que si nous étions autres, nous serions factices. Évidemment, en vous voyant maintenant souriante et un peu émue en face de moi, au bord de ce foyer intime, il serait plus simple de traduire l'émoi qui m'agite par ces seuls mots : je vous aime ; mais si ces mots ne passent qu'avec effort par ma gorge, s'ils me semblent brutaux, insuffisants, il ne m'en faut pas vouloir ni m'accuser de mensonge. Il faut saisir le cri du cœur au travers des fioritures de la langue et ne pas méconnaître son accent. Si je vous dis que vos yeux sont l'azur où se répand mon rêve, que votre bouche a plus de saveur qu'aucun fruit de l'été, que l'ardeur qui vous agite d'un si bel élan de vie m'affole, vous saurez bien, n'est-ce pas, ce que je veux dire !

ELLE (*d'une voix un peu haletante et fixant délibérément le foyer*).

Voilà que le feu a pris et que la flamme est haute... J'en ai la joue toute brûlante. Croyez-vous pas qu'il faudrait tourner la bûche ? Voulez-vous m'aider (*Elle s'agenouille devant le foyer, les pincettes en main. — Lui, interdit d'abord, machinalement fait comme elle et l'aide de la pelle*)... gentiment... sagement ? Là, voyez, la flamme est morte. Il n'y a plus que des étincelles. Comme cela le bois se consumera moins vite et nous tiendra plus longtemps compagnie. (*Se rasseyant et le sourire aux lèvres*) Nous disions ?... Oui, évidemment, j'aurais mau-

vaise grâce à vous donner tort. Vous défendez votre thèse avec une chaleur communicative. Mais, j'en suis pour ce que j'ai dit.

LUI (*rassis et un peu découragé, mais en pleine possession de son calme*).

Parce que vous êtes femme.

ELLE.

C'est ça, agonisez-moi de sottises. Partez en guerre contre mon sexe. Cela changera vos discours de ton. Vous devenez monotone et dangereux. Et puis vous faites monter la température du salon. Pour la maintenir à cette hauteur, c'est tout le panier de bois qui y passera et mes moyens ne me permettent pas de telles dépenses.

LUI (*riant*).

Heureusement que vous contrôlez la consommation. Vous êtes très experte à étouffer la flamme sans éteindre le feu. Vous connaissez l'économie dans la cruauté, comme toutes les femmes d'ailleurs.

ELLE.

Allez-y, vous dis-je. Je suis prête à l'éreintement.

LUI.

Oh ! je n'aurais aucun scrupule, car au fond vous ne demandez pas mieux qu'un homme vous insulte.

ELLE.

A merveille.

LUI.

Oui, parce que c'est encore une manière à vous de triompher que de subir l'impuissante colère du vaincu. Il ne vous déplaît pas qu'un cœur ou qu'un orgueil que vous avez par votre seul charme asservi, crie son amour en insultes et hurle sa douleur en malédictions. Le contraire vous offense et vous n'admettez pas qu'on prenne légèrement sa défaite et platoniquement vos dédains.

ELLE.

Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites. Vous voyez que je suis bonne fille.

LUI.

Attendez, cela n'a rien d'odieux ; car enfin si l'amoureux transi en prenait son parti, il ne serait pas amoureux. Mais où votre vraie nature s'épanouit, c'est dans la cruauté qu'il y a à laisser se griser un cœur d'illusion et à concourir à l'abaissement d'une fierté, alors que vous savez que ni le cœur ni la fierté ne seront payés en retour. C'est de l'escroquerie sentimentale.

ELLE.

Ceci est mieux.

LUI.

La coquetterie des femmes n'est pas le goût de la parure, la recherche de sa propre personne. Cela c'est de la décence et de l'amour-propre. Mais la coquetterie qui ne fait qu'un avec la moelle de votre nature, c'est celle qui veut que tout homme, si chétif soit-il, ploie le cœur sous votre sceptre. Il n'est pas de ruse,d'artifice que vous ne sachiez employer, sous le couvert de la mondanité, pour arriver à ce qu'on vous adore. Généralement du reste vous n'avez guère de peine, car l'homme n'est qu'un pauvre papillon de nuit autour de votre rayonnement. Vous savez calmer alors l'excès de son ardeur, mais c'est pour mieux déguster sa *furia* à la prochaine reprise de cette mélodie infernale.

ELLE.

Mélodie infernale ! Ceci est une trouvaille !...

LUI.

Et alors quand vous l'avez à vos pieds, conquis et pantelant, vous respirez en une minute la volupté du carnage,pour égrener ensuite un rire de statue dont nulle débauche de sincérité ne parvient à émouvoir le marbre.

ELLE.

Bon. Mais alors, le sentiment, l'amour, la passion nous en sommes totalement incapables ?

LUI.

Non, vous savez aimer, Dieu merci ! Et c'est un juste retour des choses que vous soyez prises de passion pour qui a su se garer des piéges de votre coquetterie. Vous êtes attirées, à

votre tour, et subjuguées en une sorte d'envoûtement par le maître qui vous aime à la cravache et vous chérit par la brutalité. S'il a refusé d'aller à vous, s'il est beau, autoritaire et fort, vous serez faible et tremblante et passionnée dans ses bras sans presque qu'il ait pris la peine de les ouvrir, et c'est un geste qui est bien vôtre que celui d'Omphale autour du cou d'Hercule.

ELLE (*un peu émue*).

Vous devenez méchant. Est-ce que vous allez mordre ?

LUI.

Je dissèque et ne plaide pas. Je raconte sans permettre à ma voix de trembler. Je ne voudrais pour rien au monde mériter une pitié dont la femme qu'on aime est toujours incapable.

ELLE.

Incapable... de pitié ! — Ah ! par exemple... Vous allez trop loin.

LUI.

Non.

ELLE.

Et vous vous piquez de psychologie ! Mais où puisez-vous donc vos documents ?

LUI.

Dans ce qui m'entoure.

ELLE.

Alors vous lisez bien mal dans les gens.

LUI.

Je ne crois pas.

ELLE.

Que faut-il donc pour vous convaincre ? Je voudrais avoir des femmes en foule autour de moi, pour en prendre à chacune le cœur et l'ouvrir devant vous.

LUI.

Si les femmes sont jolies, cela ne les embellira pas, voilà tout.

ELLE.

Oui, je sais. Vous êtes tellement habitués, vous autres, à ne voir dans la beauté qu'un instrument de plaisir que ce que vous appelez le cœur n'est que le raffinement de vos sens. Vous ne concevez pas qu'en dehors des sensations de l'heure où l'on s'aime, il y ait tout un monde de choses fines, généreuses et pures qui gravitent autour de l'amour.

LUI.

Ce n'est plus l'amour.

ELLE.

Comme vous le comprenez, non, mais comme nous l'aimons, oui. Je vous accorde que par inconscience ou par négligence nous fassions des ravages de coquetterie et d'indifférence. Mais vous n'avez pas le droit de dire que lorsque nous voyons le mal et la détresse, nous ne sommes pas saisies tout entières par un grand frisson de pitié, un grand élan de compassion dont nous sommes nous-mêmes les victimes.

LUI.

Vraiment ?

ELLE.

Mais ouvrez donc les yeux et au lieu de chercher le mensonge sur des lèvres qui vous tentent et l'émoi sur des épaules qui vous fascinent, tâchez de découvrir une belle misère physique ou une vraie douleur morale et voyez s'il n'y a pas penché sur elle un visage de femme, un cœur de femme. Depuis la petite jeune fille qui perd la tête parce qu'elle croit voir une larme au bord des cils du blasé qui lui fait la cour, jusqu'à Elvire qui se compromet pour sauver Don Juan poursuivi, ne lisez-vous pas « Pitié » tout à côté d' « Amour » ?

LUI.

Que voulez-vous ? je n'ai probablement jamais été jugé digne de cette pitié-là.

ELLE.

Qu'en savez-vous ? Je vous croyais assez éclairé pour ne pas juger sur les apparences. Il y a pitié et pitié. Il y a celle qui s'émeut, qui se livre et se répand devant la misère patente et

qui veut un secours immédiat. Et puis, il y a l'autre que le masque de la vie quotidienne et compassée du monde dissimule par habitude et entraînement, mais qui n'en existe pas moins latente et prête pour l'heure qui la réclamera. Croyez-vous qu'elle n'ait pas aussi ses élans et sa secrète ardeur ? Ah ! l'âme et l'esprit et le cœur savent bien frémir tous ensemble avec elle, allez. Et c'est encore ce qu'il y a de meilleur en nous. Elle est assez forte pour vaincre des répugnances, comme elle est assez douce pour suppléer à l'amour, parce qu'elle vaut mieux que lui. Dans la femme qui tend la main à qui lui offre son cœur, ce qu'il y a de plus sincère souvent c'est ce que la mère donne à son enfant : l'accueil de la bonne pitié. Et voilà ce que vous ne comprenez pas et qu'on vous donne pourtant, du plus profond de son être ! (*Depuis quelques instants le foyer est illuminé par une haute flamme*).

LUI (*s'est levé, un peu pâle et la voix tremblante*).

Yvonne, ma bien-aimée ! (*Il a fait un geste comme pour s'agenouiller. Mais très vite il se ressaisit et posément en souriant*) C'est à mon tour, de tourner la bûche et de sentir brûler la joue (*il prend les pincettes*).

ELLE (*se retournant vivement et tout à fait calme, souriant aussi*).

Laissez... ce n'est pas la peine. Vous voyez bien que c'est la dernière flamme. Voilà le feu mort et la bûche consumée (*Le foyer en effet est désormais obscur*).

LUI (*vivement, faisant un pas vers le panier*).

Mais il en reste encore. Je vais remettre...

ELLE (*l'arrêtant*).

Non. C'est assez. Je sais bien qu'il y en a encore. Mais il ne faut pas renouveler ces feux-là souvent.

LUI.

Pourtant, une bûche c'est peu de chose. Cela chauffe et ne brûle pas.

ELLE.

Cela brûle aussi ; on a beau la retourner. La flamme laisse toujours un peu d'incendie au teint. Cela pique et c'est mauvais.

LUI.

Comme l'absinthe, c'est du poison, on y prend goût et on ne sait plus s'en passer.

ELLE.

C'est pourquoi il faut doser la liqueur, dites-vous, je crois.

LUI.

Alors, nous laissons là les cendres ? Gardons-les chaudes au moins (*il les arrange*).

ELLE.

Gardons-les, mais ménageons le bois. La provision n'est pas inépuisable et un jour peut-être nous viendra l'envie de faire un grand feu de joie. Il faut qu'il reste assez de bûches pour que ce feu-là dure mieux qu'une heure de flirt.

LUI.

Savons-nous seulement si cette envie nous viendra ?...

ELLE.

Qui sait ? — La force de l'habitude...

LUI.

Et la manie de la conversation...

ELLE (*debout*).

Au revoir ! Ce foyer vide est lugubre et il me semble que nous sentons le roussi (*Elle lui tend la main*). Avouez qu'il était temps que la bûche s'éteignît...

LUI (*conservant la main dans la sienne*).

Vous êtes très belle.

ELLE.

Bavard !

LUI.

Très bonne.

ELLE.

Phraseur !

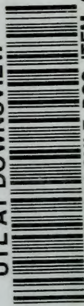
LUI (*il lui baise la main*),

Et très sage.

(*Elle s'éloigne dans un joli rire. Lui la regarde s'éloigner*).

LOUVAIN. — Imp. POLLEUNIS & CEUTERICK, 32, rue des Orphelins

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 09 02 014 8